

MESSAGER DE TAHITI

Journal Officiel des Établissements français de l'Océanie,

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS A 3 HEURES DU SOIR.

MATANIA 20. — N° 31.

TE VEA NO TAHITI.

Mahana man 5 aste 1871.

PRICE DE L'ABONNEMENT annuel : 1 franc.
Un an 12 francs
Six mois 6 francs
Trois mois 3 francs
Un numéro 10 centimes

Pour les Abonnements et les Annonces, s'adresser
L'INTÉRIEUR DE GOUVERNEMENT.

PRICE DES ANNONCES (au complément).
Les 20 premières lignes 2 francs
du-dedans à 20 lignes 25 centimes
Les annonces renouvelées se paient la moitié du prix précédent.

SOMMAIRE.

PARTIE OFFICIELLE. — Arrêté portant répudie de celui du 21 juillet 1870 et établissant à nouveau la commission d'instruction publique.

Nominations dans la police indigène. — Appréhension de l'élection d'un instituteur supplémentaire. — Atteinte administrative. — Situation de la Caisse agricole au 1^{er} juillet 1871.

PARTIE NON OFFICIELLE. — L'heure des apprenus. — La République et la conscription. — Variétés. — Le tunnel du Mont-Cenis (suite). — Mouvements de l'île Raiatea pendant le mois de juillet 1871. — Mouvements du port. — Annonce.

PARTIE OFFICIELLE

Les familles des enfants appartenant aux écoles des soeurs de St-Joseph et des frères de l'instruction chrétienne, ainsi que les personnes qui voudraient honorer de leur présence les distributions de prix, sont priées de venir le plus tôt possible à ces école-sociétés qui auront lieu le 9 du courant à 2 heures de l'après-midi, chez les frères de l'instruction chrétienne.

La même invitation s'applique aussi aux distributions de prix qui auront lieu le 12 à Papeterie.

Noes, Commandant des Etablissements français de l'Océanie, Commissaire de la République aux îles de la Société.

Vu l'arrêté local du 13 juillet 1866 sur la composition du comité de l'instruction publique;

Vu l'arrêté local du 27 février 1870 sur le même objet;

Considérant que cette dernière décision n'a plus de raison d'être, et qu'il convient de revenir à l'application de l'arrêté du 13 juillet précédent;

Sur la proposition de l'Ordonnateur f.f. de Directeur de l'Intérieur,

Arrêté portant répudie de l'arrêté local du 27 juillet 1870 est rapporté.

En conséquence, la composition du comité de l'instruction publique reste établie comme suit, conformément aux termes de l'arrêté du 13 juillet 1866 :

L'Ordonnateur préside ;
Le Secrétaire de la République,
Le Crédit du Paupérité,
Le Directeur des affaires indigènes.

Art. 2. L'Ordonnateur f.f. de Directeur de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui sera publié au *Messager* dans les deux langues et inséré au *Bulletin officiel des Etablissements*.

Papeete, le 2 août 1871.

GIRARD.

Par le Commandant Commissaire de la République :
L'Ordonnateur f.f. de Directeur de l'Intérieur,

Le GEAY.

Par ordre de M. le Commandant Commissaire de la République en date du 1^{er} août 1871, l'indigène Ehe a - Nahina - est nommé maître pied du district de Pare, en remplacement de Fatusi, dévoqué de son fonctionnement pour insécurité habituelle.

Par ordre de M. le Commandant Commissaire de la République en date du 5 août 1871, l'élection de l'indigène Teoatia a

Te parua his 'tu nei te feti o te matou his ia rauhau his ia rauhau, to te manu hauhino St. Joseph de Cluny, e to te mau taue no te haapu ras kariohina, e te fetai his 'tu nei ia e, heaua nioa masi tauture i te haapu ras his o taaa no o rauhau, i te 9 o te tei avec, i te fetai his 'tu nei ia e, heaua nioa masi tauture no te haapu ras kariohina.

Te fenua 'tou his nei tei tei parau ras i te tuha ras rae e haapu his ia Papeuri i te 12 o te ave.

O van, te Tomana o te manu haapu ras Farnsi i Oceania, te Auvalua o te Republique o te manu fenua Teotahi.

i te 10 o te fenua ras no te 13 juillet 1866, no te buru o te fastaa ras i te toteme no te manu haapu ras ;

27 no te fenua ras no te 27 juillet 1870, no te reira 'tou his manu haapu ras ;

i te bio ras e, ore atoa e, fasua ia tei tei his nei tei manu haapu ras i te fastaa ras i te toteme no te manu haapu ras i te manu haamaga i tei tei manu haamaga i tei tei manu haapu ras no te 13 juillet 1866 :

Te Qodoumata, papaia, te fenua tuua ia te Republique, Te Oramatia Katolika no Papeete, Te Auvalua i te papai tahiti.

Trava 2. — Te Ordonnatoire — te rave i te obipa fenuu hanu i te fenua nei tei haapu hanu e, hasama i tei nei fenua ras, o te fenua hanu his roto i te. Ven i roto i no reo o piti, e ne neda hanu i roto i te pita vaa hanu parau a te fenua nei.

Papeete, 2 aste 1871.

GIRARD.

Par le Commandant Commissaire de la République :
L'Ordonnateur f.f. de Directeur de l'Intérieur,

Le GEAY.

Mai to ay i te fenua hanu a te Tomana te Auvalua o te Republique no te 4 o te 5 aste 1871, ua fatusi his te mafua his e te a Nahina - est nommé maître pied de Pare, e, mosio, ia fatusi, te fatusi his te mafua his te haapu ras tuuhi ora.

Mai to ay i te fenua hanu a te Tomana te Auvalua o te Republique no te 4 o te 5 aste 1871, ua fatusi his te mafua his e te a Nahina - est nommé maître pied de Pare, e, mosio, ia fatusi, te fatusi his te mafua his te haapu ras tuuhi ora.

Teotahi, comme instituteur suppléant des districts de Pare, est approuvée.

ra in Tootahi a Tootahi ei orometua haapi tangata no te mataina ra no Pare.

ADMINISTRATION DE L'ORDONNATEUR

Avis.

En vertu des ordres de M. le Commandant Commissaire de la République, il nous procède, le vendredi 6 du courant, à nous lever de matin, dans le cabinet de l'Ordonnateur, à la vente des plus offrant, sous aménagements cachetés, de la coque, des agrafls et apparaix au côté Ruse, appartenant au service Local.

Les personnes qui désireraient visiter le bâtiment peuvent se présenter tous les jours à l'arsenal, où cette dépôts leur sera facilitée.

L'inventaire des agrafls et appareils sera déposé au secrétariat de l'Ordonnateur, où les intéressés pourront prendre connaissance.

Les soumissionnaires joints à leurs offres devront verser au récipiendaire du trésor une somme de cinq cents francs en garantie de leurs offres. Ce somme de cinq cents francs sera rendue immédiatement après l'adjudication aux soumissionnaires qui n'auront pas été reconnus adjudicataires.

Il n'est pas fixé de prix de base.

L'adjudicataire prendra les objets en état où ils se trouvent, sans qu'il puisse exercer aucune réclamation contre l'administration.

SITUATION DE LA CAISSE AGRICOLE AU 1^{er} AOÛT 1871.

ACTIF.	F.	C.	E.	G.
Argent comptant ou sous hypothèques et de caution	31,280	32	30	30
Credit à la Banque de France ouvert par E. Lot	13	73	73	73
Prêts à l'agriculture	36,564	59	59	59
Intérêts actuels sur prêts	2,116	16	16	16
Autres intérêts sur prêts	6,612	10	10	10
Autres à régulariser (Acreaux et Fumigri)	1,801	38	38	38
(L'Arrivage, 46 balles)	10,598	38	38	38
Coton (la Magellan, 77 balles)	16,921	62	62	62
autre (la Messagerie, 50 balles)	15,518	58	58	58
qui (le Turf, 6 balles)	3,879	86	86	86
Coton à récolter (acheté M. Bellot et Man)	562	14	14	14
Coton en grain (Achat définitif, 18,055 k.)	16,082	00	00	00
au magasin	10,281	00	00	00
Mobilier, selon l'inventaire	1,028	00	00	00
Total de l'actif.....	302,781	76	299,781	76
PASSIF				
Porté au capital local	43,600	60	60	60
Dépôts divers	16,830	00	00	00
Intérêts échus sur dépôts	1,251	28	28	28
Bons hypothécaires en circulation	56,500	00	00	00
Bons de caisse en circulation	18,090	60	60	60
Total du passif.....	136,611	98	136,611	98
Balance en faveur de la Caisse Agricole.....	266,170	48	48	48

VU 1. Certificat concernant aux écritures :
L'Ordonnateur
f.f. de Directeur de l'Intérieur,
1. Le GEAY.

DIRECTION DES AFFAIRES INDIGÈNES

Le public est prévenu qu'il sera procédé, le jeudi 10 sont courant à 11 heures de l'après-midi, devant les bureaux de la Direction des affaires indigènes, à la vente publique, aux plus offrant et devant enchaîneur, au comptant et sans frais, de divers produits et objets, tels que arrowroot (1,697 kilos), matas (10), nappa (7,000 mètres), vies bâris, cuivre rouge et jaune et habillments lors de service, suivant approbation de M. le Commandant Commissaire de la République en date du 4 août 1871.

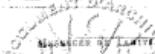
PARTIE NON OFFICIELLE

Papeete, le 5 août 1871.

LISTE DES ADHERENTS

Domicile des personnes adhérentes à la magnanerie, échange de leurs concours, la distribution des récompenses de l'œuvre des apprenus.

M. le Commandant Commissaire de la République honore de sa présence cette solennité et occupait la fauteuil de la présidence. A ses côtés, Mousieur d'Aixell, M. l'Ordonnateur, M. le Conseil de S. M. Britannique, MM. les Directeurs du génie, des affaires indigènes, du service de santé, de l'arsenal, M. le commandant de la corvette russe, etc.



que l'aspirerait un bras et le soutiendrait, mais il a pris charge d'autre chose, et il est devenu un être sans conviction et sans volonté. Il a trouvé, comme autrefois, dans les auditions dans la commission d'enquête ; si les retrouvaient sans sûrement encore dans une connaissance plus déclarée, dans la conviction et dans la pratique de ce qui est bon et honnête, dans l'enseignement religieux. Alors venez-nous nous dire que l'expérience de ces temps derniers n'a rien d'autre de cruellement décevant ; ne me rappelez pas des calamités qu'il ne pourraient, que je ne saurais oublier ! Vous vous trompez, et je n'ai jamais cru en patrie ni religion.

« Je vous répondrai d'un mot : ils ne sont ni citoyens ni chrétiens ; ce sont les seules de l'internationalité ; ils n'ont jamais suivi mon programme. Au surplus, mes amis, ne déspérez pas d'eux, et en terminant permettez-moi cette réflexion à consolante pour l'avenir de la société française : « Oui, vous avez bien fait, cette société a été tellement imprégnée de christianisme des pieds jusqu'à la tête, qu'elle peut dans le moment du dérèvement combler les croix du mal avec une force et une rapidité que l'Angleterre et l'Allemagne ne peuvent égaler. »

J'espere ouvriers, vous êtes ici sous la protection de la croix et de l'Évangile ; croirez-vous, ne dites pas ce patronage. Il vous soutiendra dans les éprouvées de la vie, et la dette que vous avez contractée envers l'œuvre des apprenants, l'ouvrirà la paix largement à l'humanité. Voilà, mes amis, la politique du père Collot, de la Mission, de vos chefs, de tous ceux qui vous aimez sincèrement, et sont heureux de vous applaudir aujourd'hui. »

La Revue d'Edimbourg, dans un article dont le principal object est de comparer la situation actuelle de la France à celle qui lui a donné lieu les événements de 1789, donne cours en ces termes concis et eloquents à la douleur qui inspirent les calamités qui viennent d'assautir notre pays :

« Mais avant de conclure, nous ne pouvons qu'exprimer le chagrin profond que nous éprouvons au spectacle d'une expédition même momentanée de nos armées dans la France. Malgré les fautes de ses chefs et les drôlits de son peuple, la France devient incomparablement la plus ignominieuse, la plus honteuse des nations du continent. Quand nous songeons à ce que ce littérature a fait pour le monde dans ces dernières années, avec quelle profondeur de vue, quelle habileté de discours, elle a sondé et dissipé une foule d'éravans, avec quelle sagacité elle a parcouru tous les chemins des recherches scientifiques, avec quelle vivacité de talent elle a popularisé les arts, avec quelle énergie elle a étendu et approfondi l'industrie, nous sommes pas moins surpris que ces conquérants d'aujourd'hui ne sont pas plus dignes de lui faire comparaison que les Macdonalds ne pouvoient rivaliser avec la gloire d'Attila. » Et plus, il est vrai, devant deux rois également une prépondérance politique en Europe — mais la prépondérance de nos ennemis, de nos amis, de nos voisins, même de nos manières, n'est étendue et a étendu du Tage au Volga. »

LA RÉPUBLIQUE ET LA COLONISATION

« Si la République veut s'implanter en France, il faut qu'elle se mette à coloniser en grand. »

Voilà ce que M. Thiers a dit, à Bordeaux, au milieu de la campagne qui occupait le projet relatif à la translation de l'Assemblée nationale.

À la première minute, ces paroles ne furent pas comprises. On pourrait être pour toute France l'obligé d'organiser une emigration en grand du côté des colonies ? La métropole est éprouvée par la plus désastreuse de toutes les guerres. Sur notre sol, détruit de tant de sang généraux, tout est à refaire. Les champs sont dévastés au point que la révolte de 1871 sera perdue pour peu d'un tiers. Il n'y a presque plus de bétail, au moins de bétail de race, de troupeau déporté ou égaré, ou mort ou dévoré. Des transports, à Hong Kong, l'Europe ne demandera pas moins de cinq années. Ensuite endroits, les habitations rurales ont été incendiées ou jetées à terre par le canon. En Bourgogne, les vignes et les arbres fruitiers sont arrachés. Tous nos grandes lignes de chemins de fer sont détruites. Au point de vue de l'impôt, des réquisitions forcées, nous avons été saignés aux quatre veines. Toutes nos ressources monétaires s'échappent par nos blessures. Bref, la patrie est aux trois quarts épuisée, et il ne reste plus de souffrir au loir et à la grande émigration agricole à diriger à travers les mers ! »

En analysant un peu la question, il a été pourtant reconnu que M. Thiers n'avait rien dit d'inexact.

Il serait puéril de vouloir dissimuler ce qu'il y a de croire dans la crise que nous traversons. Toutefois, le mal n'est pas sans remède. La France est le pays du rêve.

Ce n'est pas sans raison que nos pères avaient un coq pour arme portante. Le tableau de nos mœurs est tout-à-fait déplorable, mais que certains veulent de la faire voir, soit pour condamner nos déplorables ressources ou disposer de nous ? En peu de temps la France aura repris sa vie sociale, assaillie par la guerre traditionnelle de la famille gauleuse.

Cela ne signifie pas que nous serons revenus à l'état insouciance d'avant juillet dernier. Nous avons appris à souffrir et retenu quelque chose de nos souffrances ; mais, sans oublier une saignante offense, nous aurons encore plus l'œil sur l'aveugle que sur le proche.

Dès à présent, on se mettra au travail ou peu partout, sauf à Paris. Les usines se rouvriront, les magasins se réorganiseront ; nos mobiles ont déjà quitté la caserne pour retourner à la charrue ou à la bêche. On refait des chevaux, des boeufs, des moutons. Epuisé un peu de temps, et nos blessures seront cicatrisées. Mais il resteraependant à résoudre une vieille et terrible énigme sociale, plus difficile peut-être à déchiffrer que celle que le sphinx posait à Oedipe. On se demandera de tous côtés comment on va venir à bout de ce problème.

On trouvera dans les journaux de ce matin une analyse détaillée, une aggrégation de familles pauvres, ou isolées délaissées, des ouvrages d'articles de luxe que la misère a jetés sur le pavé, des ménages que le dénuement trop notoire a fait inscrire aux bureaux de charité, des jeunes filles que la famine a livrées à la prostitution, des orphelinats, des enfants trouvés, des paroisses, des ivrognes et des repas de justice, tout cet anatalogon étrange, composé de Lou et

de mauvaise forme que la science économique appelle le pauvre homme.

En France, trois grandes villes sont surtout rongées jusqu'au vif par ce démon.

Nous avons nommé Paris, Lyon et Lille. Il y en a cinq ou six autres, mais négligons ce détail. Ce qui se montre dans les trois grands centres de population indiqués plus haut suffit pour la constatation du fait. Un prolétariat de plus en plus polluant, qui manifeste de nos jours avec d'autant plus de force que, depuis vingt ans, il a été appelé à l'exercice de la vie publique. On peut ne pas posséder un grand état, mais un état directeur. On peut conserver à la belle école et de la représentation du peuple. On peut n'être asservi à aucune charge sociale, pas même à une patente, et aspirer à la plus haute fonction de la République.

Plusieurs écoles vous diront qu'un tel état de choses est un bien. On voit dans cette situation une étape nouvelle de cette autre chose qu'on nomme le progrès. Mais il n'en est pas moins constant que les trois principales villes de France se trouvent de plus en plus embrigadées dans la misère. Les ouvriers, dans leur état de misère, ordre que, croire, trouvent le vivre et le courir, même quand ils ne produisent rien. En 1848, on a su à soi, pendant trois mois, 100,000 hommes qui avaient l'air de brouter de la terre au Champ-de-Mars. Le jour où le Trône, mais à sec pour cette exigence, a réclamé cette dissolution de l'armée de la faimenterie, on a eu le querre dans les rues, une guerre sociale de trois jours, la plus sanglante qui ait jamais eu lieu.

Qui alors va supposer qu'une dissidence si redoutable pourrait se produire dans un état, dans lequel la préparation par un exercice salariaire ? Le mot aux barreaux de l'Assemblée nationale porterait à faire croire. Au moment où l'homme d'Etat parlait, des fous, piégés de quelques coquines, persistaient à brasser du haut des buttes Montmartre des canons sur Paris, autant pour faire une messe de sacrifice conquise que pour avoir l'air de gagner les trente sous qu'on leur connaît. Un tel épisode n'était-il pas un indice suffisant pour prouver que l'ordre préparait.

La colonisation offre une prétexte. C'est à ce système que les sociétés antiques ont dû leur durée et leur gloire ; c'est à cette ressource que la Grande-Bretagne a demandé la formation de sa prédominance maritime et commerciale ; c'est grâce à cet exploit que les Anglais ont fondé à tout les Etats-Unis, l'Inde, et l'Australie, trois immenses empires ; c'est en l'employant que l'Allemagne modernise, par exemple, ses provinces prolinques de mourir de misère et de froid. Tous les ans, la statistique le dit, 150,000 Allemands émigrent aux Etats-Unis.

En Amérique, on trouve 147 villes allemandes et près de 8 millions, au bout moins, d'échantillons de la race germanique.

Ces faits salutaires, nous les voyons ; ils nous créent les yeux, nous éveillons nos sens, nous éveillons... Mais nous, nous, nous avons toujours su patrir à la somme de nos souffres. Peut l'importer de mourir dans un galion, de misère et d'insanité ; ce dont il n'y a pas de doute, c'est de vivre, un épisode et de la faire à plusieurs villes.

M. Thiers et quelques autres hommes d'Etat entendent les choses à l'anglaise et à l'allemande, voudraient changer cette situation de point en point. De là le projet de colonisation en grand. Pour le bien mettre à exécution, nous serions encore mieux partagés que les autres. Nous avons au-delà des mers et à nos portes même des empêches à fondre et à peupler. L'Algérie, la Corse, les Antilles, Tahiti, la Guyane, l'Inde, la Cochinchine, Madagascar, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie, que de terres à cultiver et où s'embellir !

(Barres)

VARIÉTÉS

Le tunnel du Mont-Cenis.

Voir le Messager du 19 juillet 1871.

II

Cette magnifique conception de l'équivalence du travail est la plus grande : lorsque que l'esprit humain n'a fait, depuis Newton, dans le domaine de la physique. Elle est l'œuvre collective et successive de Carnot, de Birl, de Clausius, de Mayer, de Joule, de Boucaren, de Tyndall et d'autres bellies-médiocrités, le génie de notre siècle qui, si dépit de se contenter d'avoir eu le monstre de Newton, a su au moins justifier devant la postérité que cette monstruosité était de bon aloi.

Le soleil est le grand réservoir central de cette force pour notre système. Sous l'influence de sa chaleur et du sa lumière, la végétation des forêts primitives a préparé les gisements de la houille, ceux du pétrole pourtant, ces engins de force si précieux mais non inépuisables, et où nous pensons un peu trop sans compter.

Avant de les connaître, l'homme n'a pas pu savoir ce qu'il devait faire pour les aider et par les grands moyens de la nature, les eaux et les vents. Cette adaptation rodinaire, les ingénieries du Mont-Cenis sont revenues en la perfectionnement d'une facs admirable, Révolution, Révolution et Progrès, ces trois termes qui apparaissent inconciliables donnent pourtant l'expression de leur œuvre.

Tant que la température de notre planète diffère de celle des espaces célestes, nous aurons le soleil et la vie. L'équilibre nous fournit la force et la paix et la mort. L'équilibre ! Le vent, soulevé par la chaleur solaire et guidé par elle et tout à la fois par la rotation de la terre, apporte des régions équatoriales vers les pôles les vapeurs des mers. Ces vapeurs, en se condensant au contact des cimes glacées des Alpes, alimentent sur leurs flancs des magasins énormes de force : les glaciers et les neiges. Or, ces réservoirs en apparence immobiles, que le soleil visant à les toucher de ses rayons printaniers, à l'instant la force libérée et insérée se multiplie. Soit que ce soit en hiver ou en été, soit que ce soit dans les hautes montagnes ou dans les plaines, soit que ce soit dans les îles ou dans les îles, c'est le torrent qui se déchaine, ruant les blocs de rocher, dissoignant profondément les montagnes, mais aussi imprégnant l'atmosphère première à la circulation de la vie sur la terre.

Une parcelle, une miette de cette force, caprice et apprivoisée par le génie de l'homme, a éventré méthodiquement le Mont-Cenis !

Je l'ai vu à l'œuvre, et c'est été une des scènes les plus impressionnantes de ma vie. C'est le 5 septembre 1868. Quelques jours auparavant, le torrent de l'Arc avait eu un caprice, et ayant d'appréhender le

